



<http://domi33.blogs.sudouest.fr/tag/CENDRARS+%3A+PROSE+DU+TRANSSIBERIEN+E+T+LA+PETITE+JEANNE+DE+FRANCE+>

## Blaise Cendrars

### *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*

*Dédiée aux Musiciens*

En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
 J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance  
 J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance  
 J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares  
 Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours  
 Car mon adolescence était si ardente et si folle  
 Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple  
 d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou  
 Quand le soleil se couche.  
 Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
 Et j'étais déjà si mauvais poète  
 Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare  
 Croustillé d'or,  
 Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches  
 Et l'or mielleux des cloches...

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode  
J'avais soif  
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes  
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place  
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.  
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.  
J'avais faim  
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres  
J'aurais voulu les boire et les casser  
Et toutes les vitrines et toutes les rues  
Et toutes les maisons et toutes les vies  
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés  
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives  
Et j'aurais voulu broyer tous les os  
Et arracher toutes les langues  
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...  
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...  
Et le soleil était une mauvaise plaie  
Qui s'ouvrait comme un brasier.  
En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance  
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes  
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux

En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre  
La faim le froid la peste le choléra  
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes.  
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains  
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets  
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...  
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète qui ne voulais aller nulle part, je pouvais aller partout  
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent  
Pour aller tenter faire fortune.  
Leur train partait tous les vendredis matin.  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.  
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt-Noire  
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment de tire-bouchons de

Sheffield

Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve et de sardines à l'huile

Puis il y avait beaucoup de femmes

Des femmes, des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi servir

De cercueils

Elles étaient toutes patentées

On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas

Elles voyageaient à prix réduits

Et avaient toutes un compte-courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour

On était en décembre

Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine

Nous avons deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim

De la camelote allemande "Made in Germany"

Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train j'avais perdu un bouton

- Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis -

Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

J'étais très heureux insouciant

Je croyais jouer aux brigands

Nous avons volé le trésor de Golconde

Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde

Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne

Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine

Et les enragés petits mongols du Grand-Lama

Alibaba et les quarante voleurs

Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne

Et surtout, contre les plus modernes

Les rats d'hôtel

Et les spécialistes des express internationaux.

Et pourtant, et pourtant

J'étais triste comme un enfant.

Les rythmes du train

La "moëlle chemin-de-fer" des psychiatres américains

Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails congelés

Le ferlin d'or de mon avenir

Mon browning le piano et les jurons des joueurs de cartes dans le compartiment d'à côté

L'épatante présence de Jeanne  
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement dans le couloir et qui  
me regardait en passant  
Froissis de femmes  
Et le sifflement de la vapeur  
Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel  
Les vitres sont givrées  
Pas de nature!  
Et derrière les plaines sibériennes, le ciel bas et les grandes ombres des Taciturnes  
qui montent et qui descendent

Je suis couché dans un plaid  
Bariolé  
Comme ma vie  
Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle Écossais  
Et l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur  
N'est pas plus riche que ma vie  
Ma pauvre vie  
Ce châle  
Effiloché sur des coffres remplis d'or  
Avec lesquels je roule  
Que je rêve  
Que je fume  
Et la seule flamme de l'univers  
Est une pauvre pensée...

Du fond de mon cœur des larmes me viennent  
Si je pense, Amour, à ma maîtresse;  
Elle n'est qu'une enfant, que je trouvai ainsi  
Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde, rieuse et triste,  
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais;  
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,  
Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
Avec un long tressaillement à votre approche;  
Mais quand moi je lui viens, de-ci, de-là, de fête,  
Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.  
Car elle est mon amour, et les autres femmes  
N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,  
Ma pauvre amie est si esseulée,  
Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
Tout froid, tout seul, et déjà si fané  
Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit  
- Les comètes tombent -  
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un petit village de  
pêcheurs  
En Flandres  
Le soleil est un fumeux quinquet  
Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.  
La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour  
Et voici mon berceau  
Mon berceau  
Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame Bovary jouait les  
sonates de Beethoven  
J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone  
Et l'école buissonnière, dans les gares devant les trains en partance  
Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi  
Bâle-Tombouctou  
J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp  
Paris-New York  
Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie  
Madrid-Stockholm  
Et j'ai perdu tous mes paris  
Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon immense tristesse, la  
Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud  
Je suis en route  
J'ai toujours été en route  
Je suis en route avec la petite Jehanne de France.

Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues  
Le train retombe sur ses roues  
Le train retombe toujours sur toutes ses roues.

“Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours  
Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie, du Sacré-Cœur contre lequel tu  
t'es blottie  
Paris a disparu et son énorme flambée

Il n'y a plus que les cendres continues  
La pluie qui tombe  
La tourbe qui se gonfle  
La Sibérie qui tourne  
Les lourdes nappes de neige qui remontent  
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui  
Le train palpite au cœur des horizons plombés  
Et ton chagrin ricane...

“Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

Les inquiétudes  
Oublie les inquiétudes  
Toutes les gares lézardées obliques sur la route  
Les fils télégraphiques auxquels elles pendent  
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent  
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique  
tourmente  
Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie  
S'enfuient  
Et dans les trous,  
Les roues vertigineuses les bouches les voix  
Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses  
Les démons sont déchaînés  
Ferrailles  
Tout est un faux accord  
Le broun-roun-roun des roues  
Chocs  
Rebondissements  
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

“Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin  
La folie surchauffée beugle dans la locomotive  
La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur notre route  
Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel  
La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débandade  
Et fiente des batailles en tas puants de morts  
Fais comme elle, fais ton métier...

“Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

Oui, nous le sommes, nous le sommes  
Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert  
Entends les sonnailles de ce troupeau galeux  
Tomsk Tchéliabinsk Kainsk Obi Taïchet Verkné Oudinsk Kourgane Samara Pensa-  
Touloune  
La mort en Mandchourie  
Est notre débarcadère est notre dernier repaire  
Ce voyage est terrible  
Hier matin  
Ivan Oulitch avait les cheveux blancs  
Et Kolia Nicolaï Ivanovitch se ronge les doigts depuis quinze jours...  
Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier  
Ça coûte cent sous, en transsibérien, ça coûte cent roubles  
Enfièvre les banquettes et rougeoie sous la table  
Le diable est au piano  
Ses doigts nouveaux excitent toutes les femmes  
La Nature  
Les Gouges  
Fais ton métier  
Jusqu'à Kharbine...

“Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse  
C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur  
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne  
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant fait tournoyer  
Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes  
Les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour  
Le monde moderne  
La vitesse n'y peut mais  
Le monde moderne  
Les lointains sont par trop loin  
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme avec une femme...

“Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre?”

J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi je vais te conter une histoire  
Viens dans mon lit  
Viens sur mon cœur  
Je vais te conter une histoire...  
Oh viens! viens!

Aux Fidji règne l'éternel printemps  
La paresse  
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la chaude syphilis rôde sous les  
bananiers  
Viens dans les îles perdues du Pacifique!  
Elles ont nom du Phénix, des Marquises  
Bornéo et Java  
Et Célèbes a la forme d'un chat.

Nous ne pouvons pas aller au Japon  
Viens au Mexique!  
Sur ses hauts plateaux les tulipiers fleurissent  
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil  
On dirait la palette et les pinceaux d'un peintre  
Des couleurs étourdissantes comme des gongs,  
Rousseau y a été  
Il y a ébloui sa vie  
C'est le pays des oiseaux  
L'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre  
Le toucan, l'oiseau moqueur  
Et le colibri niche au cœur des lys noirs  
Viens!  
Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple aztèque  
Tu seras mon idole  
Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange  
Oh viens!

Si tu veux nous irons en avion et nous survolerons le pays des mille lacs,  
Les nuits y sont démesurément longues  
L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur  
J'atterrirai  
Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles de mammoth  
Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour  
Samovar  
Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du pôle  
Oh viens!



Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon  
Mimi mamour ma poupoule mon Pérou  
Dodo dondon  
Carotte ma crotte  
Chouchou p'tit-cœur  
Cocotte  
Chérie p'tite chèvre  
Mon p'tit-péché mignon  
Concon  
Coucou  
Elle dort.

Elle dort  
Et de toutes les heures du monde elle n'en a pas gobé une seule  
Tous les visages entrevus dans les gares  
Toutes les horloges  
L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Pétersbourg et l'heure de toutes les gares  
Et à Oufa, le visage ensanglanté du canonnier  
Et le cadran bêtement lumineux de Grodno  
Et l'avance perpétuelle du train  
Tous les matins on met les montres à l'heure  
Le train avance et le soleil retarde  
Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores  
Le gros bourdon de Notre-Dame  
La cloche aigrette du Louvre qui sonna la Barthélemy  
Les carillons rouillés de Bruges-la-Morte  
Les sonneries électriques de la bibliothèque de New-York  
Les campanes de Venise  
Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me comptait les heures quand j'étais dans un bureau  
Et mes souvenirs  
Le train tonne sur les plaques tournantes  
Le train roule  
Un gramophone grasseye une marche tzigane  
Et le monde, comme l'horloge du quartier juif de Prague, tourne éperdument à rebours.

Effeuille la rose des vents  
Voici que bruissent les orages déchaînés  
Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés  
Bilboquets diaboliques  
Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais  
D'autres se perdent en route

Les chefs de gare jouent aux échecs  
Tric-trac  
Billard  
Caramboles  
Paraboles  
La voie ferrée est une nouvelle géométrie  
Syracuse  
Archimède  
Et les soldats qui l'égorgeaient  
Et les galères  
Et les vaisseaux  
Et les engins prodigieux qu'il inventa  
Et toutes les tueries  
L'histoire antique  
L'histoire moderne  
Les tourbillons  
Les naufrages  
Même celui du Titanic que j'ai lu dans le journal  
Autant d'images-associations que je ne peux pas développer dans mes vers  
Car je suis encore fort mauvais poète  
Car l'univers me déborde  
Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemin de fer  
Car je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Et j'ai peur.

J'ai peur  
Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments  
Mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
"Pardonnez-moi mon ignorance  
"Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers"  
Comme dit Guillaume Apollinaire  
Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les Mémoires de Kouropatkine  
Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés  
À quoi bon me documenter  
Je m'abandonne  
Aux sursauts de ma mémoire...

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent  
Beaucoup trop long  
Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baïkal  
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions  
Et nous avons quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tzar.  
Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge, beaucoup de jaune sur la fin de ce

voyage

Car je crois bien que nous étions tous un peu fous  
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces énervées de mes compagnons de voyage.

Comme nous approchions de la Mongolie  
Qui ronflait comme un incendie  
Le train avait ralenti son allure  
Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues  
Les accents fous et les sanglots  
D'une éternelle liturgie

J'ai vu

J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes  
Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière ces trains  
A Talga 100.000 blessés agonisaient faute de soins  
J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk  
Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous  
J'ai vu, dans les lazarets, des plaies béantes, des blessures qui saignaient à pleines orgues  
Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans l'air rauque  
L'incendie était sur toutes les faces, dans tous les cœurs  
Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres  
Et sous la pression de la peur, les regards crevaient comme des abcès

Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons

Et j'ai vu

J'ai vu des trains de 60 locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur pourchassées par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après  
Disparaître  
Dans la direction de Port-Arthur.

À Tchita nous eûmes quelques jours de répit

Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie

Nous le passâmes chez Monsieur Iankéléwitch qui voulait me donner sa fille unique en mariage

Puis le train repartit.

Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal aux dents

Je revois quand je veux cet intérieur si calme, le magasin du père et les yeux de la fille qui venait le soir dans mon lit

Moussorgsky

Et les lieder de Hugo Wolf

Et les sables du Gobi

Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs

Je crois bien que j'étais ivre durant plus de 500 kilomètres  
Mais j'étais au piano et c'est tout ce que je vis  
Quand on voyage on devrait fermer les yeux  
Dormir  
J'aurais tant voulu dormir  
Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur  
Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font  
Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux d'Asie sont à cinq ou sept  
temps  
D'autres vont en sourdine, sont des berceuses  
Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues me rappellent la prose lourde de  
Maeterlinck  
J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé les éléments éparés  
d'une violente beauté  
Que je possède  
Et qui me force.

Tsitsika et Kharbine  
Je ne vais pas plus loin  
C'est la dernière station  
Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu aux bureaux de la Croix-  
Rouge.

Ô Paris  
Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes rues  
et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se réchauffent  
Comme des aïeules  
Et voici des affiches, du rouge du vert multicolores comme mon passé bref du jaune  
Jaune la fière couleur des romans de la France à l'étranger.

J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche  
Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent à l'assaut de la Butte  
Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or  
Les vaches du crépuscule broutent le Sacré-Cœur  
Ô Paris  
Gare centrale débarcadère des volontés carrefour des inquiétudes  
Seuls les marchands de couleur ont encore un peu de lumière sur leur porte  
La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands Express Européens m'a  
envoyé son prospectus  
C'est la plus belle église du monde  
J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous  
Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus  
Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons  
Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores sous la pluie

Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie  
Et celle, la mère de mon amour en Amérique  
Il y a des cris de sirène qui me déchirent l'âme  
Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans un accouchement  
Je voudrais  
Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages  
Ce soir un grand amour me tourmente  
Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.  
C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème en son honneur

Jeanne  
La petite prostituée  
Je suis triste je suis triste  
J'irai au Lapin Agile me ressouvenir de ma jeunesse perdue  
Et boire des petits verres  
Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour unique du grand Gibet et de la Roue.

*Paris, 1913*

### **La prose du Transsibérien de Cendrars commentaire du poème**

Par [Céline Roumégoux](#) - publié le vendredi 9 octobre 2009 à 18:16 dans [commentaires de poésies](#)  
[classe de lière](#)

*La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*

de [Blaise Cendrars](#) (1913)



Avec le vingtième siècle se développent les moyens de transport et le Transsibérien est fini en 1916, il parcourt plus de 9000 km et traverse 990 gares. Il faut une semaine pour faire tout l'itinéraire de Moscou à Vladivostok. Ces nouveaux horizons qui s'ouvrent vont inspirer les poètes surtout si ce sont des aventuriers comme Blaise Cendrars. *La Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France* est un poème écrit en 1913 par Frédéric Louis Sauser (1887-1961) alias Blaise Cendrars (pseudonyme tiré de braise et cendre, allusion au Phoenix) et illustré par [Sonia Delaunay](#) (1885-1979). S. Delaunay, qui rencontra Cendrars chez leur ami Guillaume Apollinaire, décida de créer une œuvre répondant au poème, et c'est sous la forme d'un accordéon de 2 m de haut qu'elle le fit. C'est le « Premier livre simultané » où 446 vers libres se déroulent sur la plus grande voie ferrée colorée du monde et où le voyage effectué est celui de l'écriture associée à la peinture. Mais en quoi le paysage urbain de Moscou et le voyage ferroviaire se confondent-ils avec le rêve et l'apprentissage de la vie ? Nous verrons le regard personnel du poète sur la Russie et sur son propre passé, puis le voyage comme exploration rêvée et guide de la vie.

## I) Une vision personnelle du paysage russe

### A) Un poème autobiographique

- L'énonciation à la première personne associée aux temps du récit transforme cette évocation du séjour à Moscou du poète en une légende personnelle, soulignée par la formule répétée : « *En ce temps-là, j'étais en mon adolescence* », reprise mélodique dans les vers libres comme des vagues de réminiscence du passé : « - *Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis* - ».

- Des références autobiographiques authentiques « *Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine* » se combinent avec des allusions aux événements contemporains (révolution de 1905) « *En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre* ». Cendrars se qualifie de « *fort mauvais poète* » et s'autocite à plusieurs reprises en évoquant un de ses premiers écrits plus ou moins attesté dans sa bibliographie personnelle « *Un vieux moine me lisait [la légende de Novgorode](#)* ». Le va et vient est permanent entre son présent d'écriture et l'adolescent qu'il était. Le présent d'énonciation apparaît d'ailleurs à la fin de l'extrait : « *Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle écossais* ».

- L'expression des sentiments est développée dans la métaphore filée du feu qui explicite sa « *si ardente et si folle* » adolescence avec sa soif et sa faim de tout connaître, sans jamais être satisfait « *Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours* ». De « *mon cœur tour à tour brûlait* » à l'expression finale « *Et la seule flamme de l'univers est une pauvre pensée* » le feu cependant faiblit. On remarque que, peu à

peu, le froid sibérien vient refroidir l'ardeur initiale « *Les vitres sont givrées* » et « *Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle écossais* ». Nous reviendrons plus loin sur ce « refroidissement » de l'enthousiasme juvénile.

**Jamais le poète ne désigne de destinataire dans ce long voyage dans la mémoire comme s'il refaisait le parcours dans un rêve éveillé, une recherche personnelle du temps perdu dans une sorte de bilan désabusé.**

## B) Une vision contrastée du paysage russe

- Une première dissonance apparaît entre la magnificence de Moscou, « *la ville des mille et trois clochers et des sept gares* », et l'image pâtissière du Kremlin qui « *était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or* ». De même avec « *les pigeons du Saint esprit* » au lieu des colombes, plus symboliques et plus traditionnelles, le poète associe-t-il des représentations lyriques à des réalités prosaïques, entre le vulgaire et le sublime.

- Le nom des lieux est rapproché de l'imminence d'un danger latent : « *mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Ephèse ou comme la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche* » et prépare le : « *grand Christ rouge de la révolution russe...* ». La douce lumière crépusculaire se fait incendie.

- L'accumulation des images violentes du contexte politique (la révolution russe de 1905) : « *c'était la guerre la faim le froid la peste et le choléra* » sont en correspondance avec la violence intérieure du poète adolescent, elle aussi martelée par les reprises de mots : « *Et j'aurais voulu broyer tous les os Et arracher toutes les langues* ». Les vibrantes [r, l] miment cette agressivité intérieure.

- En jouant encore sur les toponymes, le poète montre l'opposition entre la douceur apparente du décor et la fureur du temps historique : « *Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes* ».

**Les images-association, qui sont une des caractéristiques du style de Cendrars, montrent une symbiose entre le poète et le pays russe. Il éprouve et anticipe même les convulsions de la Russie : « *Je pressentais la venue du grand Christ rouge* ». Le paysage russe, tout comme l'état d'esprit du poète, laisse percer l'enthousiasme, la démesure, l'impatience, mêlant le feu « *Et le soleil était une mauvaise plaie Qui s'ouvrait comme un brasier* » et la glace : « *Les vitres sont givrées Pas de nature !* ».**

## II) Entre le voyage rêvé et le chemin de fer de la vie

### A) En route pour l'aventure !

- L'enthousiasme est à son comble au moment d'embarquer à bord du Transsibérien : « *Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour* ». Le poète « *habillé de neuf* », comme renouvelé, est ravi par la perspective de cet immense voyage : « *J'étais très heureux, insouciant* ».

- Il se prend pour un aventurier « *Je croyais jouer au brigand* » avec « *le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné* ». A ses rêves de bagarres s'ajoute tout un imaginaire tiré de la littérature et de la légende : « *les saltimbanques de Jules Verne* » et « *le trésor de Golconde* ».

- La poésie et l'exotisme des toponymes participent à l'enchantement et au dépaysement du poète : « *khoungouzes... l'Oural... Kharbine* ».

- Le rythme et le bruit du train à vapeur se traduisent par des allitérations en fricatives : « *Froissis defemmes Et le sifflement de la vapeur* » ou par des explosives associées aux sifflantes « *Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails congelés* ». Cela, après la monotonie de l'attente marquée par des rimes suivies aux trois premiers vers, qui rapprochent à rebours « *adolescence,*

*enfance, naissance* », comme un retour aux origines, une psychanalyse des profondeurs : « *la moelle chemin-de-fer des psychiatres américains* ».

Le va et vient entre rêve et réalité, marqué par des intrusions dans le prosaïque (« *la camelote allemande made in Germany* » et « *les spécialistes des express internationaux* »), et entre passé et présent fait de ce voyage un parcours « *bariolé comme ma vie* », avec ses illusions et ses déceptions. Un voyage initiatique ou psychanalytique.

## B) Apprentissage et désenchantement

- La désillusion est clairement marquée par l'aveu : « *Et pourtant et pourtant J'étais triste comme un enfant* » amorcée par des détails en dissonance : « *en montant dans le train j'avais perdu un bouton* » comme si l'habit trop neuf s'abîmait déjà. D'ailleurs « *on ne délivrait plus de billets et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester* ». Et « *L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement dans le couloir et me regardait en passant* » ne signifie-t-il pas que voir la vie « en bleu » est pure illusion ?

- Le rythme accumulatif et précipité dans des vers qui raccourcissent sur la fin du poème

« *Et l'Europe toute entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur*

*N'est pas plus riche que ma vie*

*Ma pauvre vie* »

traduit ce désenchantement du poète et sa ressemblance avec le monde traversé qui ne peut lui apporter plus que ce qu'il possède, d'où la vanité de « *ce châle effiloché sur des coffres remplis d'or* ». Les rêves de grandeur, de richesse ou d'aventure se heurtent à la dure réalité de ce paysage glacé où se vivent des horreurs.

- L'image du « *plaid* », associé à « *l'Europe* » et à « *ma vie* », qui ne tient pas chaud et s'effiloche dans sa bigarrure est une pauvre protection contre le froid de la vie « *et la seule flamme de l'univers est une pauvre pensée* ». La pensée en question est celle du poète, passager d'un train fou lancé dans l'univers indifférent qui n'apporte ni réconfort ni espoir.

Ainsi, avec des ruptures de ton et même de niveau de langue, passant du lyrisme des images au prosaïsme et à la familiarité des évocations du réel, Cendrars retrace-t-il un parcours de vie, de l'enfance à l'âge adulte, en passant par l'imagination ludique de l'adolescence. Le rythme du train, la longueur de la traversée du pays miment les étapes d'une vie, avec ses rêves et ses déceptions.

D'où la modernité de ce poème où le Moi entre en contact intime avec le mouvement de la vie moderne tout en gardant la nostalgie du passé. Cendrars, le voyageur infatigable, vagabonde dans le temps et l'espace. Les « sursauts de mémoire » du poète-voyageur suivent le principe de l'image-association qui invente le mouvement. Cette technique de la convergence d'images recrée une réalité autre, fascinante jusqu'à l'hallucination, représentative de la poésie de l'esprit nouveau. A Pierre Lazareff qui lui demandait s'il avait réellement pris le Transsibérien, Cendrars répondit « Qu'est-ce que ça peut te faire puisque je vous l'ai fait prendre à tous ? ».

## Céline Roumégoux